

Quand le monde ne tourne pas rond-10, mais...

Grève

Un mois, cela a duré... Un mois, je vous dis. Un mois de cauchemar, de folie furieuse : la plus longue grève qu'il m'ait été donné de voir défiler sous mes fenêtres, depuis dix ans que j'habite le centre-ville ; pourquoi fallait-il, en ce beau mois de printemps, que j'éprouvasse aux premières loges ces rassemblement revendicatifs divers et variés, qui parfois se multipliaient jusqu'à dix dans l'année ? Il y a des gens qui n'ont que ça à faire dans leur vie agitée de cloportes revendicatifs : faire grève. Contre qui ? Contre quoi ? Le savent-ils ? Peu importe, l'important est de faire grève et de montrer qu'on est contre, parce que le socialisme, c'est le bonheur des masses, et que la grève c'est le nirvana du prolo ; de montrer qu'on est contre, parce que nous souffrons d'être mal nés, mal dégauchis, mal débouffés dans nos têtes ; ce n'est pas notre faute, nous sommes victimes ; victimes de nos parents, victimes de l'État, victimes des patrons, victimes de la société, victimes de tous les autres qui en ont plus que nous et nous moins qu'eux. C'est injuste : la jalousie sociale nous ronge l'âme, l'envie nous dévore de l'intérieur ; la haine de classe nous fait hurler vengeance ; l'esprit revancharde est notre mode d'action ; on ne sait pas ce qu'on veut, mais on le veut et on le fait savoir...

En la circonstance, il s'agit de la fonction publique ; mais quelle autre corporation pourrait s'offrir le luxe, au nom des luttes soi-disant sociales, de se mettre en grève un mois durant ? Des fonctionnaires surprotégés tout à leurs revendications, à la défense de leurs « droits acquis », de leurs « acquis sociaux », comme ils disent — de leurs privilèges, pour être plus précis —, s'emparant de la rue, occupant l'espace urbain, bloquant la circulation, au mépris du public et de l'ordre social dont ils se prétendent les « serviteurs », m'empêchant parfois d'accéder à mon domicile, au point d'avoir failli en venir aux mains, enchaînant défilé sur défilé avec démonstrations de protestations où la provocation gratuite le dispute au grotesque grandiloquent ; des braillards bardés de fanions et de calicots rouges du syndicat communiste CGT, escortés des inévitables officines gauchistes subventionnées par l'État républicain, et de tous les traîne-savates et autres parasites sociaux redevables de la gamelle publique, hurlant, gueulant, beuglant des slogans débiles, vulgaires, dans un bruit d'enfer, de pétards, de tambourins, de sirènes, de chants dits « révolutionnaires »...

Pour avoir été témoin forcé de ces manifestations syndicales, le détail qui m'a toujours frappé, et d'une certaine façon amusé, c'est le style des tronches du cégétiste de base. Autrement dit, si le délit de sale gueule est une infraction passible de contravention, ailleurs, à la CGT, c'est le contraire : le délit de belle gueule est carrément rédhitoire. Jolies filles et gars bien balancés, s'abstenir, vous n'êtes pas les bienvenus au syndicat. Passons sur les trognes des gros bras, faux durs gras du bide aux amples bajoues enluminées par un usage intensif du pastaga et autres stimulants alcoolisés, et attardons-nous sur les femmes ; on dirait qu'ils les choisissent avec obligation de composer leur personnage et de jouer leur partition dans le style maritornes hideuses, dégaine Thénardier, ou sarment de vigne desséché, hardées en pauvresses fatiguées, arborant des mines de déterrées comme si elles sortaient du fond de la mine, ou d'un haut fourneau en action, l'air triste, le visage défait, les traits avachis, coiffées de l'avant-veille avec un bouquet de ronces en guise de brosses à cheveux. Je me demande d'ailleurs si ce ne sont pas toujours les mêmes qui sont de la revue, moyennant un viatique d'encouragement. On a les moyens à la CGT : grand merci aux usagers de l'EDF, de la SNCF et autres bastions du syndicalisme révolutionnaire, et aux valises de biftons, ces fameuses valises de « liquide » qui servent, selon les termes mêmes du grand patronat, à « fluidifier les relations sociales ». Je ne peux m'empêcher d'imaginer certaines de ces femmes, de retour à la maison, se précipitant devant la glace pour se redonner un peu d'allure et de pompon, ne serait-ce que pour ne pas trop détonner devant les collègues de travail... pour celles qui travaillent.

Il n'y aurait pas le traditionnel concert des gueulards et gueulardes de service s'égosillant dans les amplis à s'en faire péter les cordes vocales et à nous tympaniser les oreilles, c'eût été pour moi un spectacle réjouissant dont je ne me lasse pas. On n'a pas souvent l'occasion de voir défiler des saltimbanques échappés de la Cour des miracles, se la jouant lumpenprolétariat d'opérette dans la plus pure tradition des damnés de la terre, façon Zola ou Hugo, victimes de la révolution industrielle et de son cortège de misère ; et qui ne vont pas sans rappeler, s'agissant des femmes, les pétroleuses de la Commune, ou les tricoteuses, ces fameuses hurleuses du temps où les Jacobins dominaient la Convention alors qu'ils étaient minoritaires.

Mais c'est ainsi, il faut s'y faire... Un mois de ce spectacle infernal imposé, presque quotidien, déprimant, assommant, spectacle qui donne une bien piètre image de l'humanité. Mais qu'est-ce que l'humanité peut attendre de fonctionnaires à la vue basse, bornés par les limites de leur cerveau de bureaucrates, dans un pays devenu le royaume des fonctionnaires hauts et subalternes qui se croient tout permis, et s'arrogent tous les droits au détriment du citoyen qui trime comme une bête de somme pour vivre et payer ses impôts ? Que peut-elle espérer de parasites sociaux, suceurs du sang des contribuables, qui ne créent rien, ne produisent rien, ne sont même pas tenus à l'obligation de résultat, mais exigent à leur endroit tout et tout de suite ? Avec en plus, la considération. Quelle impudeur, quel manque de décence de la part de gens qui ont un emploi garanti à vie, n'ont pas à se soucier du lendemain, et, qui, par-dessus le marché, ne cessent de pleurer la bouche pleine sur leur sort de misérables de carnaval !

Bref ! Quinze jours n'ont pas passés que, rebelote, j'ai droit de nouveau à un défilé dans la rue. Ah, non ! Ça ne va pas recommencer !... Suffit l'occupation récurrente de l'espace public et les entraves à la liberté du citoyen !... Mais là, ô surprise !... Que vois-je ? Qu'entends-je ?... Pour être un changement, c'est un changement !... Cette fois le défilé dure à peine plus d'une heure. Mais une heure de charme, de délice, de beauté, de ravissement, d'extase. Heureux contraste qui va largement me dédommager des spectacles précédents. Elles sont environ 1600 gymnastes venues des quatre coins de la France, qui sont cinq, pour participer à un championnat national. Que des filles ! De ma vie, je n'en ai jamais vu autant à la fois : impressionnant ! Et il est vrai que le contraste est saisissant. Il fait beau, l'air est léger. Je me sens bien. Elles avancent d'une foulée souple et cadencée, se suivant en rang, par groupes détachés, ravissantes dans leurs *bodies* respectifs aux multiples couleurs (1) ; elles chantent à tue-tête, riant, rythmant joyeusement le son des fanfares accompagnatrices qui précèdent chaque groupe, selon sa ville d'origine. De délicieux bouquets de jeunes filles en fleur, un déferlement de jeunesse, un crépitement de vie qui vous remonte le moral, vous rend votre optimisme, et me fait oublier d'un coup ce mois sombre à rayer du calendrier, où je n'ai vu que le triste spectacle d'une humanité tapageuse, composée de contestataires professionnels et d'agités du bocal déferlant dans les rues comme des reflux d'égouts.

Je les regarde défiler en rangs impeccables, ces pimpantes représentantes de la gent féminine, jeunes et fraîches comme un renouveau printanier, le corps souple et frémissant comme les premiers rameaux chargés de fleurs, souriantes de tout leur cœur enjoué, alors que d'habitude je suis parfaitement indifférent aux majorettes ; je serais même réservé sur le phénomène. En la circonstance, il ne s'agit pas de majorettes, mais de sportives ; elles me paraissent plus saines ; en tout cas de corps, c'est visible. J'en suis d'autant plus ému que j'ai moi-même été gymnaste durant cinq ans — sport antimédiatique côté garçons, plus en vue côté filles —, alors que j'aurais dû être rugbyman ; mais la fréquentation de deux-cents jeunes merdaillons qui n'avaient de sportif que leur mentalité de futurs supporters de la gueule, m'aura vite dissuadé de mener l'expérience plus loin ; ils manifestaient déjà tous les caractères de ceux qui remplissent les stades, et qu'on retrouve d'une certaine façon chez les écumeurs de rues de la CGT et autres syndicats dits révolutionnaires...

Bref, l'homme en moi ne peut réprimer une pulsion attendrie devant cette floraison de bassins féminins ondulant au même rythme, tous parfaitement formés, déjà prêts, déjà dans l'attente, pour nombre d'entre elles, de recevoir la vie, de la porter, de la transmettre, de la propager. Aucune concupiscence dans mon propos : le bonheur d'admirer le spectacle de la nature dans ce qu'elle a de plus réussi à offrir à nos regards éblouis ; une ode à la vie, une espérance dans l'avenir... Rendons grâce à Dieu de nous donner à apprécier la beauté juvénile de ces demoiselles — il nous donne assez de saloperies à voir et à vivre ! — à travers la perfection des courbes, des arrondis, des galbes, délicatesses charnelles du corps féminin, le tout équilibré avec bonheur, dans une généreuse et exquise harmonie des formes.

Je les vois bien toutes ces jeunes filles, donnant la vie, libérant de la chrysalide maternelle leur supplément de chair : l'Enfant. Catastrophe ! Le supplément de chair n'est pas arrivé à la vie qu'il gueule déjà ; il braille son mécontentement, fait savoir qu'il est là, dans un concert de cris à vous percer les tympans. Il revendique déjà, le canaillou ! Il revendique son droit à la tétée, de suite et sans délai. Non mais ! Les yeux à peine ouverts, déjà fonctionnaire, déjà assisté. Il faudra corriger cela avec l'éducation. Pour certains, c'est trop tard : ils n'évolueront jamais et iront grossir les rangs de la piétaille revendicatrice permanente. Toute leur vie ils continueront à beugler dans les rues de nos ville, à taper sur des casseroles ou à faire exploser des pétards pour réclamer la tétée du gouvernement ; incapables de se prendre en charge, de s'assumer en êtres responsables, ils téteront les mamelles de la vache à lait France jusqu'à leur mort. La fonction publique dans notre sainte trinité républicaine, c'est réellement le nivellement par l'inférieur !

1. À propos de la tenue de ces demoiselles, la présente chronique date d'une vingtaine d'années avant sa publication sur le site de FF. Depuis la championne olympique roumaine, Nadia Comaneci (elle avait encore de la grâce, à la différence des *cyborgs transformers* d'aujourd'hui), qui a provoqué un engouement certain pour la gymnastique féminine, les bodys avaient évolué, se parant de couleurs multiples ; ils restaient néanmoins présentables et disons-le décents. Aujourd'hui, ce n'est plus ce qu'on appelait jadis des justaucorps, mais de véritables quasi-strings surmonté d'un haut de corps. Il serait particulièrement indécent de voir des adolescentes revêtues de cette tenue défiler dans les rues. Parfois, lors des enchaînements violents (trop violents) qu'elles accomplissent dans leurs mouvements, il arrive que la culotte rentre dans le sillon fessier et provoque une gêne. Durant les championnats, il leur est interdit de remettre le maillot en place sous peine de perdre un demi-point. Résultat, pour maintenir leur culotte, dont l'échancrure peut s'ouvrir jusqu'à la hanche, les jeunes filles utilisent un spray adhésif qui maintient le tissu collé à la peau. Subtile initiative, mesdames, messieurs, les dirigeants. Tant que vous y étiez, pourquoi ne pas les faire jouer toutes nues, avec juste un *crop top* léger pour soutenir leur poitrine ?

Il y a longtemps que j'ai tiré un trait sur toutes formes de sport et que je ne m'y intéresse plus. Y compris les prétendus Jeux Olympiques. Il y a quelques années, des scandales de harcèlement sexuel ont éclaté de partout dans le sport féminin, toutes disciplines confondues : les langues ont commencé à se délier. Je vais sans doute faire du mauvais esprit, mais les dirigeants n'ont-ils pas voulu imposer ce genre de tenues à la limite de la décence pour préparer ces demoiselles à un autre sport, plus intime celui-ci, consistant à les faire passer dans leur lit ? Toujours la même histoire : argent, sexe, pouvoir ; aucun domaine, même les activités les plus innocentes, ne saurait y échapper.

Addendum

Au-delà de l'anecdote, il est important de préciser ce qu'il en est de la nature réelle du syndicalisme français incarné plus particulièrement par quatre syndicats historiques : la CGT (Confédération générale du travail), qui se veut la courroie de transmission du Parti communiste au sein du monde ouvrier et de la fonction publique ; il se distingue pour avoir pris le relais de l'activisme de terrain du Parti communiste, surtout depuis que celui-ci a disparu des radars de la classe politique ; la CFDT (Confédération démocratique du travail, scission de la CFTC), le plus grand mouvement en nombre, se présente comme un mouvement réformiste et se veut la courroie de transmission d'un parti socialiste exsangue ; quant au troisième, FO (Force Ouvrière, scission de la CGT), il représenterait une certaine forme d'extrême gauche à travers le trotskisme (entrisme, révolution permanente), qu'il aurait connu un temps. Enfin le syndicat chrétien CFTC (Confédération française des travailleurs chrétiens, tendance

sociale-démocrate issue de la Doctrine sociale de l'Église, proche du christianisme post-Vatican II ; ayant survécu à la saignée de la scission, la représentation est non-confessionnelle mais ouverte aux non-chrétiens qui partagent les mêmes valeurs sociales. Ajoutons la CFE-CGC (Confédération française de l'encadrement). La plupart des syndicats ouvriers trouvent leur légitimité dans la Résistance, suite à la guerre de 1939-1945. Ils sont tous politiquement de gauche.

Tout a été fait pour qu'aucun syndicat professionnel ne puisse se revendiquer d'une orientation politique de droite ; aucun syndicat ne peut, en effet, exciper de sa représentativité professionnelle s'il n'a pas obtenu préalablement la reconnaissance officielle de l'État républicain. En clair, les syndicats « libres » n'existent pas. N'ayant d'opposition devant elle que le ventre mou de la République, cette fameuse « fausse droite molle » constituée de ceux qu'on appelle aussi les idiots utiles de la République, à aucun moment de son existence, la gauche républicaine, dominant de façon quasi-exclusive le monde du travail, n'aura eu à craindre de perdre son monopole syndical. Ni contesté, ni discuté par la « droite » républicaine. Aujourd'hui, le paysage syndical est un peu plus flou avec l'apparition de mouvements dissidents (UNSA, autonomes ; FSU, enseignement), mais toujours aussi tournés à gauche, sinon plus. Le seul mouvement syndical foncièrement anticommuniste, voire antirépublicain, qui s'est résolument réclamé, au début du vingtième siècle, d'un certain esprit collaboratif avec le patronat, est le syndicat jaune. Malheureusement victime de l'engagement politique de son fondateur (de la difficulté de mélanger activisme politique et syndicalisme), le syndicat n'a pas survécu à l'après-guerre 14-18 ; il n'a surtout pas résisté à la montée en puissance des syndicats révolutionnaires, dans le sillage du Cartel des gauches qui conduiront la France au bord de la Seconde Guerre mondiale.

Avec l'effondrement de la « classe » ouvrière et sa quasi disparition, avec l'inéluctable effacement de la « lutte des classes », le grand mot d'ordre révolutionnaire, les syndicats dits « ouvriers » se transformeront dans l'ensemble en syndicats corporatistes de la fonction publique : ils recrutent principalement chez les fonctionnaires ; tous confondus, ils ne représentent pas plus de 11% de la population active, ce qui devrait calmer leurs prétentions à se croire indispensables. Ne parvenant plus à déplacer des masses ouvrières dans les grandes manifestations publiques, ils se contentent le plus souvent, pour exister, de bloquer les usines ou les sièges sociaux des entreprises.

Il est important de rappeler que les syndicats révolutionnaires, comme la très communiste CGT, n'ont jamais eu pour vocation de défendre la classe ouvrière de l'exploitation patronale, mais bien au contraire d'instrumentaliser les forces du travail dans le but de renverser la bourgeoisie et d'instaurer le communisme, qui n'est après tout qu'une préfiguration, une tentative avancée de mettre en œuvre ce qu'aujourd'hui on appelle le Nouvel ordre Mondial ; lequel s'avance désormais sous nos yeux à visage découvert, non sans une certaine arrogance perverse, démontrant que la véritable exploitation de l'homme par l'homme, ce n'est pas le patron qui donne du travail à l'ouvrier, mais le communisme qui transforme les peuples en esclaves. Pauvres monde ouvrier trompé, égaré, durant des générations par ceux-là même qui prétendaient les défendre ! Pauvre monde paysan, froidement liquidé par la République !

De plus, les syndicats, CGT toujours en tête, peuvent être tenus en grande partie pour responsables de la désindustrialisation de la France et de la délocalisation du travail, responsables surtout du renchérissement du coût de la vie. À force de réclamer des augmentations de salaires au lieu d'agir, au contraire, pour faire baisser le coût de la vie, on crée de l'inflation. Certains objecteront que faire baisser le coût de la vie, c'est provoquer une déflation avec risque d'entrer dans une spirale déflationniste. Mais alors, pourquoi ne parle-t-on pas de la hausse incessante des prix avec risque d'inflation, voire d'entrer dans une spirale inflationniste (le plus souvent combinaison d'inflation structurelle et conjoncturelle) dont on aura plus de mal à se relever qu'une déflation contrôlée ? Quoi qu'il en soit, l'inflation nourrit la dette et les coffres des banques. Les arbres ne montent pas au ciel et l'économie n'a pas de morale. Si bien que si l'économie sans frontières s'effondre et que le niveau de vie des population subit la chute au point de créer une misère systémique cette fois structurelle, de celles dont on se relève difficilement ou jamais, le jusqu'au-boutisme syndical aura sans doute toute sa part de responsabilité.
